

Table of Contents

<u>La GRC a oublié deux Ben Laden</u>	1
<u>Un coffre à outils comme arme</u>	3
<u>Oubliez l'iran, le danger, c'est le Pakistan !</u>	5
<u>On ne choisit pas ses alliés</u>	9
<u>Mensonges d'État</u>	10
<u>Négocier avec le diable</u>	11
<u>L'art de tuer; Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre et sur ceux qui la font</u>	13
<u>Layton se réjouit des résultats d'un sondage, Dion refuse de s'inquiéter</u>	15
<u>Sondage positif pour le NPD dans Outremont: Jack Layton demeure prudent</u>	17

La GRC a oublié deux Ben Laden

PUBLICATION: Le Nouvelliste (Trois-Rivières)

DATE: 2007.09.15

SECTION: Actualités

PAGE: 5

COLUMN: La griffe à Beaudoin

BYLINE: Beaudoin, Jean-Marc

WORD COUNT: 731

J'ai peur. J'ai peur sans bon sens. Ma tasse ne cessait d'entrechoquer ma soucoupe au comptoir de la Tabagie Grand-Père où je m'étais arrêté boire un café hier matin, à Louiseville. Chaque client qui entrait pour ramasser des journaux ou s'acheter des billets de loterie devenait un suspect qui pouvait avoir échappé aux mailles de la GRC.

Je savais qu'il y avait un terrorisant dans la place, mon ami Yvon Picotte et un terrorisé, mon autre ami Harold Geltman. Mais un terroriste? A Louiseville?

Je sais que ce n'est pas à Louiseville, mais à Maskinongé que les policiers de l'Équipe intégrée sur la sécurité nationale ont fait irruption mercredi matin pour procéder à l'arrestation de Saïd Namouh, réfugié chez son ex-conjointe, Carole Lessard. Mais il faut savoir que le bloc appartement où le couple logeait, le long de la 138, est plus proche du centre-ville de Louiseville que du coeur du village de Maskinongé.

Et puis, c'est à l'usine de pliage de Louiseville que Namouh a déjà travaillé et c'est aussi à Louiseville, chez Lactancia, à l'Arc-en-fleur puis depuis quelques années Chez Jean-Baptiste que Carole Lessard a besoin pour gagner sa vie. Hier, elle avait déserté son appartement, pris congé de son travail et fait changer son numéro de téléphone pour un numéro privé.

On comprend qu'elle ne voulait pas être achalée et qu'elle n'avait pas le goût d'accorder des entrevues à la meute journalistique forcément envahissante, comme toujours. Même ses voisins refusaient d'ouvrir leurs portes aux journalistes et se défilaient pour les éviter. Ce n'est pas tout le monde qui veut passer à la tv. Hier, c'était personne.

S'il y avait un choc hier dans le coin, c'était bien leur présence. Même les réseaux anglais comme CTV et Global tentaient de ramasser des histoires.

S'il y avait quelque chose à apprendre, c'était donc à Louiseville qu'il fallait chercher. J'ai eu beau faire ma tournée de connaissances, les barbiers, les restos, les habitués des bancs de parc... rien à faire. Bien sûr, on connaît un peu Carole Lessard, depuis le temps qu'elle sert dans les restaurants. Puis elle est de la place.

Mais Namouh, à peu près ni vu ni connu, sauf un peu, et encore (il était tellement discret) à l'usine de pliage où il a travaillé.

Peut-être que les gens de Maskinongé et de Louiseville sont tombés en bas de leur chaise jeudi en apprenant l'arrestation d'un présumé terroriste international proche d'al-Quaïda dans leur cour. Mais si Namouh était une cellule dormante, on peut dire qu'il a sommeillé plus fort qu'il ne s'est agité dans Maskinongé. Les gens ont aussi compris qu'ils n'avaient jamais été menacés par sa présence. Quoi faire sauter à Louiseville? Que les mauvais coups qui auraient été ourdis par Namouh étaient à l'étranger, en Autriche et en Allemagne. Encore là. En Autriche! Sa brave contribution à l'effort des Nations Unies en Afghanistan s'est résumée à quatre agents de liaison.

Sur la Saint-Laurent, à Louiseville, on s'amusait plus de la chose qu'on s'en troublait. La présence d'un terroriste présumé tenait plus au hasard d'une histoire d'amour que d'un choix géo-politique. Carole Lessard n'est pas la première femme à succomber aux charmes latins des Marocains et des Tunisiens. Je connais plusieurs femmes de Trois-Rivières qui sont revenues d'Afrique du Nord la tête pleine de souvenirs romantiques, ravies d'avoir été courtisées plus qu'elles ne le sont jamais ici, par de beaux jeunes hommes au teint légèrement cuivré. Même que là-bas, les rondeurs et la taille un peu forte seraient plutôt appréciées. Ils les aiment viandées. J'ai une amie, légèrement enveloppée au teint brun qui s'était même fait offrir par un riche éleveur marocain, 100 chameaux pour qu'elle devienne sa femme. Ne vous trompez pas. Cent chameaux, ça vaut une fortune. Ça vaut plus que cent belles vaches laitières.

Certaines s'amourachent au point de vouloir parfois ramener leur bellâtre chez elle. Ça les change de leur ordinaire. Il y a des frais, il faut le marier. C'est ce qu'a fait Carole Lessard.

Autrement, les terroristes, dans Maskinongé... Il reste peut-être deux Ben Laden à grosse barbe, avant qu'il ne la fasse teindre. Harold Geltman, sauf qu'il est Juif. Et le Doc Mailloux. Mais voudrait-il se réclamer de leur quotient intellectuel?

"Si vous voulez en voir des terroristes", m'a-t-on dit, "revenez au Festival de la galette de sarrasin". Une allusion aux vendeurs de cuir "beau, bon, pas cher" qui vont remplir les trottoirs.

Un coffre à outils comme arme

PUBLICATION: Le Soleil

DATE: 2007.09.15

SECTION: Actualités

PAGE: 7

BYLINE: Normandin, Pierre-André

DATELINE: Kandahar, Afghanistan

ILLUSTRATION: Parfois, les militaires doivent régler un bris mécanique causé par la chaleur ou l'accumulation de sable fin dans le moteur. Mais d'autres fois, ils ont la lourde tâche de récupérer un véhicule détruit par une bombe artisanale. – Photos collaboration spéciale Pierre-André Normandin; La multiplication des attaques aux bombes artisanales et le climat afghan mènent la vie dure aux chars canadiens.

WORD COUNT: 664

Les caporaux René Carrier et Pierre Pageau pestent. Leur blindé repose dans le fond d'un fossé et refuse d'en sortir. La nuit est noire et personne ne peut venir sortir leur groupe de ce mauvais pas. Après tout, c'est eux qu'on a envoyés en mission pour dépanner deux autres véhicules enlisés...

La multiplication des attaques aux bombes artisanales et le climat afghan mènent la vie dure aux chars canadiens. Appelées à récupérer ceux qui sont endommagés, les équipes de maintenance se rendent constamment dans les coins les plus dangereux de Kandahar pour prêter main-forte à leurs collègues.

Parfois, c'est seulement un bris mécanique causé par la chaleur ou l'accumulation de sable fin dans le moteur. Mais d'autres fois, ils ont la lourde tâche de récupérer un véhicule détruit par une bombe artisanale. "C'est le côté que les gars aiment le moins, mais il faut le faire", confie l'adjudant Sergerie, commandant adjoint de l'unité.

A défaut de se trouver au front, ses hommes prennent leur revanche en améliorant le blindage des véhicules. Comme en ce moment. Dans l'atelier, un groupe coud de nouvelles couvertures balistiques pour ajouter au plancher de tous les chars. "Elles sauvent des vies", assure l'adjudant Sergerie.

Un appel entre à l'atelier de la base. Un véhicule s'est enlisé dans un fossé et un autre s'est renversé à l'autre bout de la ville. Le caporal Carrier saute dans son tank et démarre le moteur. La mission étant risquée, il doit conduire toutes écoutilles fermées, ce qui réduit sa visibilité à une mince fente. Pas évident en pleine nuit dans les rues étroites de Kandahar.

Au beau milieu de nulle part, le blindé enfonce un muret et s'enlise dans un fossé. Pas moyen d'en sortir, une chenille du véhicule est brisée. La mission qui devait prendre quelques heures au plus vient de prendre une nouvelle tournure. "On n'a pas eu le choix de sortir du char. Tout avait l'air désert, mais le sergent qui s'occupait du convoi nous a dit qu'on n'était pas dans un bon endroit. On a dû monter la garde toute la nuit", relate le caporal Pierre Pageau.

Au matin, les soldats découvrent qu'ils sont aux limites d'un village. Et que le mur embouti par leur véhicule servait d'enceinte à une ferme. La nervosité monte d'un cran. "On est quand même dans la cour de quelqu'un et on est déchenillé : les gens veulent qu'on s'en aille", résume Pierre Pageau. Il leur faudra attendre près de 24 heures avant d'être remorqués.

Routes cahoteuses

La base avancée de Spin Boldak, près de la frontière pakistanaise, se trouve à moins de 80 km de l'aéroport de Kandahar. Autant dire à l'autre bout du monde dans un pays aux routes cahoteuses et, surtout, minées. N'empêche, cinq véhicules postés ont besoin d'être rapatriés à l'atelier.

Les caporaux Jonathan Dupuis et Robert Breton mettront cinq heures pour parcourir ces 80 km. "Les chemins ne sont pas super faciles dans Kandahar", explique le caporal Dupuis. D'où les nombreux bris de véhicules.

Le retour s'avère encore pire. "Ils avaient plus de problèmes qu'on pensait, alors ils ont brisé en chemin et il a fallu arrêter pour faire des réparations rapides", relate le caporal Breton. On essaye toujours de réparer sur place, mais c'est rare qu'on y arrive", reconnaît le caporal Dupuis.

Au départ du convoi de retour, un seul des cinq véhicules doit être remorqué, les autres étant en mesure de rouler. Les routes cahoteuses de la région ont tôt fait d'endommager davantage encore les camions.

Les bris s'accumulant, le convoi s'arrête en plein milieu d'un village, où pendant une demi-heure le caporal Breton travaille en déchaîné pour relancer un véhicule. La tension est palpable. Curieux de cet étrange spectacle, les Afghans se font de plus en plus nombreux. "Ils sont frustrés parce qu'on bloque leur route. C'est comme si on bloquait la 20", note le caporal Dupuis.

A la différence qu'en Afghanistan, des insurgés peuvent profiter de l'immobilisation d'un tel convoi pour organiser une embuscade. Une perspective assez peu rassurante. Pierre-André Normandin

Oubliez l'iran, le danger, c'est le Pakistan !

PUBLICATION: L'Actualité
DATE: 2007.09.15
PAGE: 24
COLUMN: Entrevue
BYLINE: Jarjoura, Katia
PHOTO: k.j. Asim Tanveer / Reuters AP / Anjum Naveed / Archives PC
ILLUSTRATION: Manifestation des partisans islamistes dénonçant l'assaut de l'armée pakistanaise contre la Mosquée rouge, à Islamabad, en juillet dernier.; La Mosquée rouge, où l'on prêche un islam radical.
WORD COUNT: 1876

Les islamistes y sont de plus en plus puissants, la corruption du pouvoir politique y est totale, les talibans sont populaires auprès de la population. La poudrière, elle est là, sous nos yeux, explique le grand reporter britannique Robert FISK.

Il a déjà rencontré Ben Laden et serré la main de l'imam Khomeiny. Il a suivi tous les conflits qui secouent le monde arabo-musulman depuis plus de 30 ans, de la guerre civile libanaise à l'invasion américaine de l'Irak. Journaliste et chroniqueur au quotidien anglais The Independent, Robert Fisk est l'un des plus grands spécialistes du Moyen-Orient à ce jour. Il est très sollicité pour donner des conférences à l'étranger. Son plus récent livre, La grande guerre pour la civilisation (2005), est un best-seller en Grande-Bretagne et a déjà été traduit en huit langues. Fisk dérange par sa plume acérée, son ton dénonciateur et son engagement contre la politique américaine au Moyen-Orient. Certains l'adulent, d'autres l'abhorrent. L'actualité l'a rencontré à Beyrouth.

Quelle est la plus grande menace actuelle au Moyen-Orient ?

– [Sans hésitation] Le Pakistan. Ce pays est peuplé de talibans et de sympathisants d'al-Qaida, et il dispose de la bombe nucléaire. La dictature en place peut être renversée à n'importe quel moment et les services de sécurité pakistanais soutiennent, pour la plupart, les talibans et al-Qaida. Actuellement, le général Pervez Moucharraf est l'ami des États-Unis, donc il n'y a aucun problème. C'est l'Iran, le méchant, aux yeux des Américains. On nous dit que la plus grande menace est l'Iran, mais ce sont des sottises.

Je vais vous raconter l'histoire de la crise nucléaire iranienne. A l'origine, le chah d'Iran, qui était le gendarme des grandes puissances dans le Golfe l'ami des Occidentaux, voulait des installations nucléaires. Les pays amis ont accédé à sa demande. L'usine nucléaire de Busher, dans le sud-ouest du pays, a été construite par Siemens, une société allemande ! J'étais à Téhéran, pendant la révolution islamique, lorsque l'ayatollah Khomeiny a dit : " Les installations nucléaires sont l'oeuvre du diable. Nous allons les fermer. " Et il l'a fait. En 1985, lorsque Saddam Hussein a utilisé des armes chimiques en Iran gracieuseté des États-Unis, les Iraniens ont souhaité remettre leurs centrales nucléaires en activité, de crainte qu'il n'utilise l'arme nucléaire contre eux. Et aujourd'hui, l'ONU s'oppose à ce que l'Iran développe son programme nucléaire !

Après les événements à la Mosquée rouge (voir l'encadré), en juillet dernier, à quoi peut-on s'attendre ?

– Ce qui est sûr avec les islamistes, c'est qu'ils ne bluffent pas. Ils avaient annoncé qu'il y aurait une série d'attaques et ce fut le cas. Aujourd'hui, les escarmouches avec l'armée pakistanaise se poursuivent au quotidien au Baloutchistan, à la frontière nord, et ce n'est pas terminé. Les islamistes se vengeront certainement de l'assaut contre la Mosquée rouge. Récemment, le responsable des services secrets militaires américains, James Clapper, déclarait que les États-Unis parviendront peut-être à neutraliser les militants

d'al-Qaida au Pakistan, mais pas à les éliminer. Le pire, pour les chancelleries occidentales, serait un coup d'État islamiste, ce qui est fort possible vu les nombreuses tentatives passées d'assassiner Mucharraf. Les prochaines élections générales auront lieu le 11 octobre. Le mieux serait des élections démocratiques, mais... ce n'est pas gagné.

Qui pourrait apaiser cette poudrière ?

– Malheureusement, il n'y a aucun interlocuteur valable. L'un des problèmes majeurs est la corruption : la classe politique pakistanaise est entièrement corrompue ! L'opposition démocratique l'est tout autant que les services de renseignement. Les Américains tentent de financer de petites institutions locales pour gagner le soutien de la population, mais cette tactique ne fonctionne pas dans une société tribale comme celle du Pakistan. Ensuite, on ne peut pas isoler le Pakistan du reste de la région. Les talibans seront populaires aussi longtemps qu'il y aura des injustices sociales contre les musulmans, qu'ils seront financés par l'Arabie saoudite et que les États-Unis fermeront les yeux sur cette réalité. Arrêtons de nous leurrer : les islamistes ne sont pas nés avec l'incident à la Mosquée rouge. Ils sont implantés dans la région au moins depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan, en 1979.

Quel pourrait être le pire scénario catastrophe ?

– Je ne crois pas que les Pakistanais souhaitent une guerre nucléaire ni que les Iraniens veulent attaquer Israël. Tout comme je ne pense pas que les Palestiniens souhaitent encore la destruction de l'État d'Israël ni que les Libanais veulent une autre guerre civile. Nous devrions commencer, en Occident, à traiter les habitants du Moyen-Orient comme des égaux, des gens aussi intelligents que nous. Et arrêter de les considérer comme des enfants qui ne comprennent pas les dangers de la guerre. Ils ne les connaissent que trop bien, pour avoir subi beaucoup plus de conflits que nous depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Vous blâmez les Occidentaux pour leur politique étrangère à l'égard du monde arabe...

– Je blâme les Arabes aussi ! Je ne comprends pas pourquoi cette société n'est pas davantage autocritique. Est-ce parce que, dans une société patriarcale, il est interdit de remettre en question la figure du père ? Je ne sais pas. Mais certes, je blâme les puissances occidentales pour le chaos qui règne. J'ai un jour demandé au professeur Kamal Salibi, qui enseigne à l'Université américaine de Beyrouth, pourquoi les Arabes n'avaient pas connu de Renaissance comme en Occident. Il m'a répondu : " L'ennemi était aux portes. L'Occident vous n'a cessé de provoquer, d'envahir. Comment ces gens peuvent-ils remettre en question leur religion, leur politique, leur vie, si vos navires, vos flottes et vos armées guettent toujours près du rivage ? " Je crois qu'il dit vrai.

Les Américains vont-ils se retirer d'Irak ?

– Ils n'ont pas d'autre choix. Les Américains disent toujours : " On ne parlera jamais avec les insurgés, ce sont tous des terroristes ! " Ils ont dit cela à propos des Nord-Coréens durant la guerre de Corée, et ils se sont retrouvés à Panmunjom pour y signer l'armistice. Idem avec les Viêt-cong, et ils ont rencontré les Vietnamiens du Nord à Paris. Nous, les Britanniques, avons déclaré que nous ne discuterions jamais avec l'IRA [l'Armée républicaine irlandaise], et pourtant, tout le monde a fini par prendre le thé avec la reine. Croyez-moi, les Américains finiront par entamer des pourparlers avec les insurgés irakiens.

Quel est le changement le plus frappant des 30 dernières années au Moyen-Orient ?

– Les Arabes ont cessé d'avoir peur. Lorsque je suis arrivé au Liban, dans les années 1970, chaque fois que les Israéliens faisaient des incursions à la frontière sud, les Palestiniens et les Libanais fuyaient, craignant pour leur vie. Aujourd'hui, ils se précipitent au sud pour combattre. Lorsqu'un peuple est constamment soumis à des invasions, à des bombardements, et qu'il est continuellement agressé, il finit par se dire : ça suffit ! Depuis la

Oubliez l'Iran, le danger, c'est le Pakistan !

Première Guerre mondiale, les Arabes ont été perpétuellement écrasés par les puissances occidentales et réprimés par leurs propres dirigeants. Désormais, ils n'acceptent plus cette situation. C'est un changement politique majeur dans l'histoire de cette région.

D'autre part, la situation au Moyen-Orient s'est beaucoup dégradée...

– Ça ne fait aucun doute. Le monde arabe est beaucoup plus dangereux qu'avant. Il y a 30 ans, on parlait de 10 à 20 morts par jour ; aujourd'hui, en Palestine, en Afghanistan, en Irak, on compte plus de 100 morts au quotidien. La plus grande crise que j'aie connue fut la guerre Iran-Irak [1980-1988], où plus d'un million et demi de personnes ont été tuées. Depuis l'invasion américaine de l'Irak, en 2003, la machine de guerre broie avec autant d'intensité. Pour reprendre l'expression utilisée par Winston Churchill à propos de la Palestine en 1947, l'Irak est désormais un " désastre infernal ". Et les forces de la coalition ne s'en rendent toujours pas compte !

Pourquoi ce désastre infernal ?

– Parce que nous, les Anglais et les Américains, ne sommes pas désireux d'accorder aux peuples arabes ce qu'ils réclament. On leur dit : " On vous donnera la démocratie et la liberté ! " Mais nous n'avons aucune intention de le faire. Ce que les Arabes veulent, c'est la justice. En Irak, le peuple réclame la justice pour ses morts. Les soldats de la coalition ont tué et torturé des Irakiens, et pourtant, jusqu'à ce jour, très peu d'entre eux ont été jugés : 10 ou 20 au maximum. Prenez la Cisjordanie : la résolution 242 de l'ONU appelle au retrait de l'armée israélienne des territoires occupés pendant la guerre de 1967, en échange de la sécurité de l'État hébreu. Ça permettrait aux Palestiniens d'avoir leur propre État, mais les Israéliens refusent de s'y soumettre. Lorsque Saddam refusait d'appliquer les résolutions de l'ONU, les grandes puissances l'y contraignaient. Les Israéliens, eux, n'ont aucune obligation de respecter le droit international. Quel type de justice est-ce ?

Y a-t-il de l'espoir pour le Moyen-Orient ?

– Pas à court terme. La situation ne s'améliorera pas, à moins que de nouveaux gouvernements, en Occident, ne changent d'attitude et ne soient prêts à dialoguer avec les peuples du Moyen-Orient dans le respect et de façon raisonnable. En attendant, la région sera continuellement déchirée par des conflits. Lors d'une conférence que j'ai prononcée dans la ville de Nabatiyé, au Liban-Sud, on m'a demandé si je croyais en la possibilité d'une troisième guerre mondiale et j'ai répondu : " Non, mais nous sommes plongés dans une terrible situation de désespoir. Une situation très dangereuse. "

Alors pourquoi continuez-vous à revenir au Moyen-Orient ?

– C'est comme lire un grand roman. Les aiguilles se rapprochent de minuit et vous vous dites : " Un autre chapitre. " Et avant même que vous vous en aperceviez, l'aube se lève... C'est pour cette raison que je reste au Moyen-Orient : je veux savoir ce qui va se passer après.

La Mosquée rouge

– Doit son nom à ses briques rouges. Construite en 1965, au coeur d'Islamabad. Le complexe comprend une madrasa (école coranique) pour garçons et une autre pour filles.

– Son fondateur, Maulana Abdullah, appartient au courant déobandi, école de pensée fondamentaliste dont se réclament les talibans. Ses fils, Abdul Aziz et Abdul Rashid Ghazi, ont pris la relève en 1998. – En 2001, le président Moucharraf est sommé par les Américains de démanteler les réseaux de l'islam radical.

– Depuis le début de 2007, de nombreuses actions spectaculaires visant à imposer la charia au Pakistan sont conduites à partir de cette mosquée. Une campagne antivice est marquée par l'enlèvement d'une tenancière de

Oubliez l'Iran, le danger, c'est le Pakistan !

bordel, qui sera revêtue d'une burqa et forcée de se repentir lors d'une conférence de presse. Six masseuses chinoises sont enlevées. On brûle des CD et des DVD étrangers.

– En juillet, des étudiants volent des armes à des agents de sécurité et se retranchent dans la Mosquée avec des femmes et des enfants. Après une semaine de siège, l'armée pakistanaise donne l'assaut. Au moins 73 islamistes sont tués, dont Abdul Rashid Ghazi, de même que neuf policiers.

On ne choisit pas ses alliés

PUBLICATION: L'Actualité
DATE: 2007.09.15
PAGE: 20
COLUMN: Matières premières
BYLINE: Grandmont, Charles
WORD COUNT: 139

Les militaires canadiens en Afghanistan doivent composer avec de drôles d'alliés. Des officiers de l'armée pakistanaise ont conseillé aux militaires canadiens de miner la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan pour empêcher les talibans de faire des allers-retours. Les officiers canadiens présents à la réunion ont accueilli la suggestion par un silence diplomatique. Le Canada a milité avec vigueur dans les années 1990 pour faire interdire les mines antipersonnel, une arme certes efficace, mais aussi meurtrière pour les populations civiles. Les mines occupent toujours une place de choix dans l'arsenal du Pakistan. Aucun représentant pakistanais n'était présent, en 1997, lorsque 122 pays ont signé la Convention sur l'interdiction des mines antipersonnel... à Ottawa.

Mensonges d'État

PUBLICATION: L'Actualité

DATE: 2007.09.15

PAGE: 10

COLUMN: Votre opinion

WORD COUNT: 145

Le Canada nous ment, comme d'habitude (" Dehors, le ministre baratineur ! ", Bloc-notes, 1er sept. 2007). Bien que le gouvernement conservateur, au pouvoir faiblard, me semble pire que les précédents, tous nous ont toujours menti. Oui ! Les Forces armées ont beaucoup à faire pour l'Afghanistan et pour l'image canadienne. Elles doivent demeurer dans ce pays le temps nécessaire, sous l'autorité de l'ONU, en tant que Casques bleus. Malgré tout, je suis heureux que nos soldats québécois et canadiens-français croient en leur mission. Assez du moins pour nous revenir vivants et la tête haute. Nous ignorons combien les vendeurs d'armes versent aux différents gouvernements pour pouvoir poursuivre leur lucratif trafic. Le libre-échange, c'est aussi ça.

Robert Henri

BAIE-COMEAU

Négociier avec le diable

PUBLICATION: La Presse
DATE: 2007.09.15
SECTION: Forum
PAGE: PLUS7
COLUMN: Éditoriaux
BYLINE: Roy, Mario
PHOTO: PHOTO SHAH Marai, afp
ILLUSTRATION: Un camion contenant des vivres pour les troupes alliéesattaqué par les talibans, près de Kaboul.
WORD COUNT: 525

En situation de guerre, il est parfois nécessaire, paraît-il, de négocier avec le diable. En Afghanistan, les derniers développements dans le conflit mettent sur la table la possibilité – bientôt la nécessité? – d'entreprendre des pourparlers avec les talibans.

Ces développements consistent d'abord en la libération des otages sud-coréens, négociée directement entre Séoul et une assez floue autorité talibane. L'événement a fait accéder les fous de dieu à une légitimité au moins implicite sur la scène internationale.

Considération pratique, ensuite: à long terme, les talibans regagnent du terrain dans le Sud afghan, quels que soient les efforts de la coalition internationale mandatée par l'ONU pour les repousser.

Motif encore plus terre à terre, enfin: en 2009, qui ira tenir le fort à Kandahar à la suite des Canadiens, dont il fait peu de doute qu'ils se retireront? Si aucun volontaire ne se présente, ce sera le début de la fin de tout espoir de normalisation au sens où nous l'espérons – un signal comparable, mais en plus tonitruant, à celui donné par les Britanniques retraitant de Bassora, en Irak, il y a deux semaines.

Ne restera alors qu'une voie: négocier, puisqu'une retraite ordonnée vaudra mieux pour tout le monde. Et ce, même si les interlocuteurs sont des fascistes brutaux ayant exercé, de 1995 à 2001, le pouvoir le plus ignare, répressif et moyen-âgeux qui se puisse concevoir.

Bel et bien le diable, en effet.

Les talibans ont en réalité déjà ouvert les pourparlers en réclamant le retrait des troupes étrangères; la participation au gouvernement; et une gouvernance exercée selon les règles strictes de l'islam (l'Afghanistan étant déjà un État islamique, on ignore, et on peut craindre, ce que les talibans exigeront en sus).

Ce sera le premier dilemme: après tout le baratin droit-de-l'hommeiste utilisé – à bon escient– depuis 2001, jusqu'à quel point peut-on abandonner les Afghans à un sort comparable à celui qui était le leur il y a huit ou dix ans? Mais sera-ce vraiment le même, puisqu'il existe dorénavant chez les talibans un courant modéré qui pourrait prévaloir? De toutes façons, y a-t-il encore une solution de rechange à la participation des talibans dans l'établissement d'un modus vivendi dont les Afghans ont d'urgence besoin, fut-il imparfait, entre Kaboul, les seigneurs de guerre, les chefs tribaux, les barons du pavot, les ombres pakistanaises?

Bref, il faudra ravalier nos ambitions et méditer tristement sur notre faiblesse.

Cela étant accompli, le deuxième souci sera le terrorisme.

Celui qui s'exerce actuellement est dirigé contre les troupes de l'OTAN, contrairement à ce qui se passe en Irak où les attentats ne visent plus qu'accessoirement l'occupant américain. De sorte que cette terreur "locale", cruelle aujourd'hui, pourrait ne plus exister demain.

Il s'agira ensuite de savoir si un gouvernement auquel participeraient les talibans entretiendra des liens organiques avec Al-Qaeda. Ce n'est pas obligé: les talibans et chefs de guerre qui prennent aujourd'hui la parole ont des relations ambiguës avec la mouvance benladienne. Est ainsi envisageable une entente en vertu de laquelle la reconnaissance et l'aide internationales accordées à l'État afghan seraient conditionnelles à l'instauration d'un système de sécurité prévenant l'exportation de la terreur.

Il faudra alors faire confiance. Mais avoir tout de même les moyens de vérifier.

mroy@lapresse.ca

L'art de tuer; Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre et sur ceux qui la font

PUBLICATION: Le Devoir
DATE: 2007.09.15
SECTION: LIVRES
PAGE: f2
BYLINE: Nadeau, Jean-François
WORD COUNT: 940

Certains vont à la guerre comme d'autres vont à Dieu. Et c'est parfois à se demander s'il faut connaître le métier des armes et être casqué pour atteindre son ciel. Un caporal-chef de Montréal a raconté cette semaine comment il venait de tuer un «insurgé» en Afghanistan: six balles de 25 mm logées dans le corps.

Avec une seule balle de 9 mm, tirée de sa vieille carabine Mauser, mon grand-père tuait autrefois un gros chevreuil à 100 mètres. Pas étonnant qu'à bout portant, avec six balles d'un calibre trois fois plus gros, un taliban soit «désintégré», comme l'a expliqué le brave soldat en entrevue.

Mais qu'est-ce que tuer un homme pour un vaillant soldat de l'armée canadienne? «Pour moi, c'est la cerise. Je ne veux pas passer pour un tueur, mais c'est mon métier.»

Comment tuer un homme? «Si la vie vous intéresse», joignez-vous à l'armée canadienne, clamaient il n'y a pas si longtemps encore des publicités!

A Montréal, devant l'édifice du Devoir, se trouve caserné le régiment des Black Watch. Au-dessus de la porte d'entrée principale, une nouvelle publicité donne une couleur plus juste du rôle d'un bon soldat: «Combattez». A la télé, toutes les images de cette nouvelle campagne publicitaire sont soutenues par une musique dramatique qui rappelle, malgré elle, que nous sommes bien à l'ère de l'inquiétude et de la mort de l'«ennemi» vécue comme si elle n'était qu'une queue de cerise.

Les soldats vont se battre pour la démocratie, dit-on. L'action du soldat affirme-t-elle vraiment l'égalité des sexes, la séparation de l'Église et de l'État, la réussite individuelle, bref une certaine idée de la démocratie?

En fait, les soldats de toutes les armées du monde revêtent d'abord l'uniforme pour se sortir d'une forme sournoise d'oppression larvée qui les maintient comme individus dans des emplois qui, par nature, appartiennent à ce qu'on appelle le sous-prolétariat: commis, vendeur, manutentionnaire, etc. Pour ces gens qui n'ont rien à perdre, améliorer son sort dans l'armée, cette grande école du crime légal, constitue une occasion pour mieux gagner sa pitance. La lutte pour la démocratie ne fait office que de paravent pour des motifs socio-économiques autrement plus profonds et plus concrets. Les jeunes hommes vont ainsi à la mort souvent déjà vidés de leur vie.

Le taliban va à la guerre parce qu'il croit vraiment aller à Dieu et défendre son pays. Mais le soldat occidental, lui, va-t-il vraiment à la guerre, à des milliers de kilomètres, avec la charge rassurante de la démocratie sur son dos? Nos professeurs de guerre le prétendent. Les morts reviennent donc au pays accompagnés par des phrases traditionnelles sur les mérites du devoir accompli et la grandeur du soldat. Ces phrases d'État accompagnent les soldats comme celles de l'Église accompagnent par ailleurs les civils. Il n'en demeure pas moins que des hommes meurent et qu'on se sert même de leurs cadavres.

L'art de tuer; Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre

L'instinct de mort

Vous vous rappelez de Jacques Mesrine? On tourne ces jours-ci, à Paris et à Montréal, une adaptation cinématographique de ses mémoires, L'Instinct de mort, qui viennent d'être republiés. Cet ancien soldat se fit connaître dans les années 1970 comme «ennemi public numéro un». Militaire, il oeuvre d'abord en Algérie. Il travaille comme on lui a montré le travail: il tue. Des combattants. De simples opposants aussi. Pour ses bons et loyaux services, l'État le décore. Puis, c'est le retour à la vie dite normale...

Revenu à la vie civile, Mesrine continue de tuer de sang-froid et fait vite de sa vie une sorte de plateau de tournage permanent où le crime apparaît comme un art dont il se fait l'expert-témoin. L'ancien soldat d'élite explique volontiers qu'il n'est au fond que le produit de la seule chose que sa société a bien voulu lui enseigner convenablement. «Vivant dans une jungle, écrit-il, j'allais me conduire en fauve.» On devra donc l'abattre comme une bête: 21 balles à haute vitesse dans le corps. Lorsqu'on sortit son corps de la BMW où il prenait place, il restait moins de Jacques Mesrine qu'un taliban abattu par un soldat canadien.

Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre et sur ceux qui la font. Clavel Soldat, de Léon Werth, par exemple, un livre réédité il y a peu. Depuis son champ de bataille, le soldat Clavel écrit. «S'il y a des civils [...] qui, réfléchissant, croient encore aux billevesées de la diplomatie, à l'idéal par la guerre, à la justice, à la patrie sauvées par la guerre, qu'ils viennent au moins ici» et qu'ils mesurent que, «pour réaliser l'idéal d'un grand journaliste ou d'un philosophe officiel de la patrie, il faut d'abord mourir à tout idéal.»

L'essai ravageur du satiriste Jean Bacon, Les Saigneurs de la guerre, demeure lui aussi toujours d'actualité. Faut-il utiliser le mal pour guérir le mal? «On va faire la guerre une bonne dernière fois pour ne plus avoir à la faire. Ce fut l'alibi bien-aimé des Romains, de Charlemagne, de Napoléon, des Anglais, de Hitler et des conquérants de toutes tailles. C'est encore celui de quelques chefs d'État d'aujourd'hui, prêts à soutenir que leur politique hégémonique est en fait le prélude à l'instauration d'une paix universelle.»

Les soldats de toutes les armées obéissent. Ils sont entraînés pour ça. Leur obéissance augmente à mesure que leur liberté de penser diminue. Pour tuer, ça aide beaucoup. Mais pour la démocratie, ce n'est pas certain. D'ailleurs, faut-il rappeler qu'obéir est parfois le défaut du courage de ne pas obéir?

jfnadeau@ledevoir.com

Layton se réjouit des résultats d'un sondage, Dion refuse de s'inquiéter

DATE: 2007.09.14

KEYWORDS: POLITIQUE

PUBLICATION: pcf

WORD COUNT: 476

MONTREAL (PC) _ Le Nouveau Parti démocratique pourrait réaliser une percée au Québec dans la circonscription d'Outremont, pendant que le Parti libéral semble se diriger vers la défaite dans les trois comtés québécois où des élections complémentaires auront lieu lundi, si l'on en croit un sondage rendu public vendredi.

L'enquête Unimarketing–La Presse accorde à Thomas Mulcair, le candidat néo-démocrate dans Outremont, une avance de six points _ 38 pour cent contre 32 pour cent _ sur son rival libéral, Jocelyn Coulon.

Le chef du NPD, Jack Layton, s'est réjoui de ces résultats mais a répété que le "vrai" sondage aura lieu lundi. Il estime que les électeurs d'Outremont sont prêts à envoyer un message clair au gouvernement conservateur qu'ils rejettent ses politiques, notamment en environnement et sur l'Afghanistan.

En entrevue à la Presse Canadienne, M. Layton a par ailleurs admis que la personnalité de Thomas Mulcair jouait aussi un grand rôle. Il croit que les électeurs apprécient grandement l'intégrité de M. Mulcair, et qu'ils respectent son cheminement et son expérience politiques.

Le chef libéral Stéphane Dion refuse de son côté d'admettre que le Parti libéral du Canada est en sérieuses difficultés. Il maintient que son objectif est la victoire, tout en reconnaissant que les libéraux doivent rebâtir la confiance des Québécois envers leur parti.

"On vise toujours la victoire, mais on prend les résultats que le peuple nous donne et on va travailler à partir de ça, a-t-il dit. C'est vrai que dans le passé, des partis ont gagné des (élections) partielles et perdu des (élections) générales, donc ce n'est pas nécessairement un baromètre très fiable."

Au-delà de la circonscription d'Outremont, la situation est encore plus inquiétante pour les candidats libéraux dans les deux autres comtés où se tiennent lundi des partielles.

Les libéraux semblent se diriger vers une véritable dégelée dans Saint-Hyacinthe-Bagot, se classant cinquièmes derrière, respectivement, le Bloc québécois, les conservateurs, les néo-démocrates et le Parti vert.

Dans Roberval-Lac-Saint-Jean, le candidat libéral est en troisième position avec seulement 12 pour cent d'appuis, mais le Bloc québécois, qui détient ce comté depuis 1993, est également en difficulté avec 37 pour cent des intentions de vote, derrière le conservateur Denis Lebel, qui en récolte 43 pour cent.

Malgré tout, le ministre des Travaux publics, Michael Fortier, a tenu à minimiser les attentes face aux scrutins. "C'est trois circonscriptions où il y a à peine 18 mois, on a fini loin derrière, sauf peut-être au Lac Saint-Jean, a-t-il déclaré en point de presse à Montréal. On ne prend rien pour acquis, loin de là, parce qu'on est les `underdogs' (défavorisés)."

Le ministre responsable de la région de Montréal a néanmoins assuré qu'il ne concédait pas la lutte dans Outremont. "Je veux qu'on gagne Outremont (...) Les chiffres qu'on a vus ce matin ne correspondent pas du tout à nos chiffres internes. On fait une belle campagne."

M. Fortier s'est même permis de mettre en garde les électeurs contre un vote aux autres partis. "Les gens d'Outremont, s'ils veulent être au pouvoir, ils feraient mieux de voter pour nous", a-t-il lâché.

g8477-8478-syl-FGJBL504.mag

Sondage positif pour le NPD dans Outremont: Jack Layton demeure prudent

DATE: 2007.09.14
KEYWORDS: POLITIQUE
PUBLICATION: pcf
WORD COUNT: 163

MONTREAL (PC) _ Même s'il se réjouit de voir le candidat néo-démocrate Thomas Mulcair premier dans les intentions de vote des électeurs d'Outremont, en vue de l'élection partielle de lundi prochain, le chef du NPD Jack Layton ne tient rien pour acquis.

Selon une enquête Unimarketing-La Presse, publiée vendredi, M. Mulcair devancerait son adversaire libéral Jocelyn Coulon de six points, soit 38 pour cent contre 32 pour cent.

Répétant que le "vrai" sondage aura lieu lundi, Jack Layton estime que les électeurs d'Outremont sont prêts à envoyer un message clair au gouvernement conservateur qu'ils rejettent ses politiques, notamment en environnement et sur l'Afghanistan.

En entrevue à La Presse Canadienne, M. Layton a par ailleurs admis que la personnalité de Thomas Mulcair jouait aussi un grand rôle. Il croit que les électeurs apprécient grandement l'intégrité de M. Mulcair, et qu'ils respectent son cheminement et son expérience politiques.

Jack Layton souligne que l'élection d'un député néo-démocrate au Québec permettrait à son parti de mieux défendre les intérêts des Québécois à la Chambre des communes.

(ntr,lcl)

nglay